

L'Indien était en proie à une surexcitation terrible ; il grinçait des dents, ses nerfs se tendaient comme des cordes, tout son corps semblait vibrer.

— Il y a cela ? s'écria-t-il ; il y a cela ?

— Voyez, lui dit don Estevan en lui tendant le papier.

— Je ne sais pas lire l'écriture des blancs, dit-il d'une voix rauque, jurez-moi que cela est bien véritablement écrit.

— Je vous le jure ; répondit don Estevan sans hésiter : et si vous n'alliez pas moufir, je vous remettrais cette lettre entre les mains.

Et cela était vrai, la lettre était bien telle que le jeune homme l'avait lue.

Sans doute le général, sur le point d'atteindre le but qu'il convoitait, éprouvait le besoin de se débarrasser de ses complices les plus compromettants, et n'hésitait pas à les sacrifier parce qu'ils lui devenaient inutiles.

— Eh ! s'écria l'Indien avec une énergie étrange, il s'agit bien de mourir à présent ; je veux me venger : le général est bien haut, je suis bien bas ; eh bien ! nous verrons ! je serai le grain de sable qui le fera trébucher et renversera sa fortune ; gardez cette lettre, vous ne me la donnerez que lorsque l'heure de la vengeance sera venue, et après vous ferez de moi ce que vous voudrez ; vous savez bien qu'il m'est impossible de vous échapper et que partout et toujours vous me tiendrez comme vous me tenez en ce moment ?

Il y eut un long silence.

Enfin don Estevan, après s'être entretenu assez longtemps avec ses amis, reprit la parole.

— Cette fois si nous suspendions encore votre châtiment, dit-il d'une voix sévère, pourrions-nous compter sur vous ?

— Oui, parce que je veux me venger, répondit l'Indien avec rage ; parce que si puissant qu'il soit je veux abattre mon ennemi sous mes pieds ; vous le savez, Seigneurie, la vengeance est sacrée pour nous autres Indiens ; je vous fais sur " Teolt " le grand Dieu inconnu qui n'a ni forme ni couleur, le serment de vous être fidèle envers et contre tous, et en préparant ma vengeance de servir la vôtre, puisse " Teolt " me foudroyer si je faussait ce serment sacré !

Il mit ses deux pouces en croix l'un sur l'autre, les posa sur ses lèvres, comme pour les sceller, puis il les mit sur son cœur.

Il n'y pas d'exemple que ce formidable serment ait été jamais faussé par un Indien.

— Déliez cet homme, dit don Estevan, panses ses blessures et rendez-lui ce qui lui a été enlevé, vous le voyez, j'ai confiance en vous, ajouta-t-il.

— J'ai juré, dit l'Indien avec dignité, le misérable Oregano n'existe plus, vous allez voir un homme, mais il faut que votre confiance soit entière.

— Elle le sera.

— Je dois continuer à paraître votre ennemi.

— Soit.

— C'est bon ; vous ne regretterez pas de m'avoir fait crédit de la vie ; les deux Señoras sont enfermées au couvent des Bernardines ; le général fait préparer un hôtel calle Primera Montovilla, pour les recevoir : votre plus redoutable ennemi après le général est Pétors Batt.

— Comment pénétre-t-on dans le couvent ?

— Avec un mot d'ordre : « Amour et Prudence » mais prenez garde à la supériorité des Bernardines : est une parente du général et lui est dévouée.

— Quand et comment nous verrons-nous ?

— Le plus rarement possible : tous les jours un homme sur lequel vous pourrez compter se promènera sur le paseo de la Vega de onze heures du soir à minuit, chaque fois que j'aurai des nouvelles importantes je vous les donnerai par son entremise : mais il serait bon que je le connusse.

— Ce sera tantôt l'un tantôt l'autre de ces deux hommes, dit don Estevan en lui désignant Camacho et Sidi Muley.

— J'ai des raisons pour ne pas les oublier, dit-il en jetant un regard sur ses mains qu'on pausait ; si j'avais quelque chose de pressé à vous apprendre, je saurais vous trouver ; le plus tôt que je partirai sera le mieux.

— Votre cheval est sellé, il vous attend, n'oubliez pas.

— J'ai juré, adieu.

— Au revoir, à bientôt.

— A bientôt.

L'Indien sortit, ce n'était plus le même homme, il semblait transfiguré.

Cinq minutes plus tard on entendit le galop d'un cheval lancé à toute course.

VII

Les trois chefs suprêmes et don Fabian étaient demeurés seuls dans la grande salle de l'hôtellerie, écoutant le bruit du galop échevelé du cheval, qui allait de plus en plus s'éloignant dans la direction de Mexico.

Lorsque enfin ce bruit eut cessé de se faire entendre et que tout fut retombé dans le silence calme et profond de la nuit, les trois jeunes gens, sans ôter leurs masques, se regardèrent un instant, puis don Luis dit aux autres :

— Croyez-vous que nous puissions nous fier à cet homme ?

— Je réponds de lui, dit don Estevan.

— Et moi de même, ajouta don Jose.

— Voici, certes, de fortes cautions, frères, dit don Luis : sur quoi basez-vous cette certitude ? instruisez-moi, je vous prie, je ne sais rien.

— Nous nous basons sur la connaissance approfondie que nous possédons du caractère indien, répondit don Jose.

— N'avez-vous pas entendu le serment qu'il a prononcé ? dit don Estevan.

— Oui, il m'a semblé singulier.

— Parce que vous ne connaissez que très superficiellement la race rouge à laquelle cet homme appartient, si bas qu'il soit tombé.

— En effet, mais je ne comprends pas bien...

— Les Indiens ne sont chrétiens qu'à la surface, ils se font baptiser par crainte ou indifférence et afin de ne pas être molestés ; en secret ils restent païens ; les dieux de la mythologie mexicaine sont les seuls dans lesquels ils croient et qu'ils adorent ; sous le coup d'une émotion violente, ils oublient leur christianisme de commande pour redevenir païens.

Oregano est un Indien Yaquis ; le côté saillant du caractère de la race rouge est, après la haine des blancs, leurs éternels persécuteurs, la vengeance des injures reçues ; après avoir entendu la lecture de la lettre, dans laquelle sa mort était ordonnée, une transformation complète s'est opérée en Oregano.

Pour nous prouver sa bonne foi et sa résolution inébranlable de nous rester fidèle, il a fait ce serment qui vous a tant